

De Perny grimaca un sourire.

—Tiens, tiens, reprit des Grolles, la petite chemise est marquée d'un G et d'un L, les initiales de ses nom et prénom probablement.

—Ou du prénom et du nom de sa mère.

—C'est juste. Du reste, tu sais cela mieux que moi.

—Sur ce point, je ne sais rien.

—Pourtant, tu as connu sa mère.

—Je ne l'ai jamais vue et on m'a caché son nom. D'ailleurs je n'ai joué qu'un rôle très effacé dans l'enlèvement de l'enfant.

—Alors tu ne sais pas ce que la mère est devenue ?

—Elle est morte, m'a-t-on dit, peu de temps après la naissance de son enfant.

—Ma foi, elle n'avait rien de mieux à faire.

Ces paroles furent suivies d'un moment de silence.

Sosthène replaçait les langes dans le coffret.

—Il y a encore une chose que je ne comprends pas très bien, dit Des Grolles.

—Laquelle ?

—Je me demande pourquoi la marquise de Coulange conservait si précieusement ce maillot au lieu de l'avoir fait disparaître dès le premier jour.

Un éclair traversa le regard de Sosthène.

—En quelques mots je vais te faire comprendre, répondit-il : c'est sans le consentement de la marquise, c'est malgré elle que celui qui est aujourd'hui le comte de Coulange a été introduit frauduleusement dans la maison du marquis de Coulange.

Des Grolles se frappa le front.

—Ah ! maintenant, je devine tout, fit-il.

—Ou à peu près, rectifia de Perny. Du reste, continua-t-il, après avoir été mon complice il y a treize ans, nous sommes liés aujourd'hui par un pacte que la mort seule peut rompre ; or, dans l'intérêt même de nos projets et du but que nous voulons atteindre, je ne dois rien te cacher, il faut que tu saches tout. Quand tu auras lu ce manuscrit écrit entièrement de la main de la marquise de Coulange, je n'aurai plus rien à t'apprendre. Alors

tu sauras comment ma sœur m'a traité et avec quelle intention elle a écrit ces pages, qui étaient comme une épée de Damoclès suspendue sur ma tête. Alors tu comprendras quel intérêt j'avais à m'emparer du coffret. Il y a treize ans j'aurais détruit le manuscrit et fait disparaître ces langes. Aujourd'hui je conserve tout cela. Qu'en ferons-nous ? Je n'en sais rien. Nous verrons plus tard. Notre associé et ami José Basco, m'a soumis un plan que j'ai approuvé et que tu connaîtras bientôt. José n'est pas comme nous forcé de se cacher ; depuis deux mois il s'est mis à l'œuvre, il travaille. Attendons les événements.

—Dois-je lire le manuscrit maintenant ?

—José viendra ici aujourd'hui à deux heures, nous le lirons ensemble, répondit Sosthène.

—En ce cas, j'éteins le feu de ma curiosité ; mais, en attendant, puis-je regarder ?

—Tu le peux.

Des Grolles prit le manuscrit et tourna la couverture bleue. Sur la première page, en tête, il lut ces mots : "À mon mari."—Plus bas, en grosses lettres : "Ceci est ma confession."—Puis, au-dessous, en lettres plus petites : "Révélation du secret qui empoisonne ma vie."

III.

CE QUE RÉVÈLE LE MANUSCRIT DE LA MARQUISE

Le même jour, entre trois et quatre heures de l'après-midi, les trois associés, Armand Des Grolles, José Basco et Sosthène de Perny étaient réunis dans la chambre de ce dernier.

José Basco pouvait avoir comme de Perny de cinquante à cinquante-deux ans. C'était un homme de haute taille, sec, au teint bronzé, au regard, d'aigle, froid, compassé, à l'attitude sévère, parlant peu et ne riant jamais. Il avait la barbe noire et ses cheveux très épais étaient également d'un beau noir luisant. Son visage et ses manières avaient une certaine distinction, ce qui lui permettait de se faire appeler comte de Rogas dans le monde interlope qu'il fréquentait. Il était